

ENTRE LES LIGNES

Lettre du Musée de la Résistance et de la Déportation
de Besançon



Edito

Effervescence

Les mois passent, le chantier avance, le bâtiment des cadets se transforme. En coulisses aussi, l'équipe avance au pas de course pour préparer une réouverture attendue.

Nous entrons ainsi dans la dernière ligne droite pour mettre un terme à notre plan triennal de restauration. Débuté en 2020, il nous aura permis de prendre en charge la quasi-totalité des archives et objets qui seront présentés dans le parcours permanent. Des opérations longues, qui nécessitent de faire appel à des spécialistes chevronnés, intervenant sur des collections aussi diverses que complexes.

Un exemple parmi d'autres, touchant néanmoins par sa fragilité : grâce à nos collègues du Muséum de la Citadelle, les petites feuilles et fleurs coincées dans les pages de certains livres et journaux sont désormais fixées, et mieux protégées. Parmi celles-ci, cette petite rose offerte par le général Leclerc à Agnès Leroy, jeune déportée *NN* de 22 ans, à Augsburg, en mai 1945. Un instantané de la Libération, 78 ans plus tard.

Vincent Briand

Dans le présent numéro

Découvrir p.1 à 4

Jules et Bernard Bouveret

Andrée et Jean Puissant

Exposer p.5

Objets sous contraintes, l'exposition virtuelle

Rechercher p.6 et 7

Un visage sur un nom

Transmettre p.8

L'œil du photographe

Lire p.9

Claude Bourdet

Hommage p.10

Les Justes et les aidants

Billet de saison



Les déportés de Dachau revenus par la mission Marchand de la Croix-Rouge, Préfecture de Besançon, mai 1945. Jules Bouveret est le 2ème homme en partant de la gauche et Bernard le 5ème. ©MRDB.

Découvrir

Jules et Bernard Bouveret, un père et son fils dans la déportation

Bernard Bouveret (1924-2020) grandit à La-Chapelle-des-Bois (Doubs). Indigné par l'Occupation, il devient passeur, de personnes et d'informations, à travers le massif du Risoux qui sépare la France de la Suisse. Il est arrêté par la Gestapo en avril 1944 et retrouve à la prison de Dijon son père, Jules Bouveret (1895-1954), soupçonné de Résistance. Malgré l'incarcération, Jules et Bernard communiquent grâce à un crayon récupéré dans une mie de pain. Le père enjoint le fils à s'enrôler dans la milice pétainiste pour éviter la déportation. Finalement, il fait parvenir à son fils un petit mot :

Mon cher Petit Bernard

Comme nous sommes séparés ce sera difficile de se revoir et si je viens à partir, je ne pourrai pas te dire aurevoir [sic], c'est fini. Alors mon petit Bernard ne t'en fais pas la fin approche. Tu ne partiras pas en All. [Allemagne] [...]

Toute la tendresse qui existe entre le père et le fils transparait dans ce message d'adieu. Malheureusement, Jules se trompe et ils sont tous deux déportés en juin 1944 au camp de concentration de Dachau. Jules parvient à informer leur famille de leur départ lors de leur passage à Compiègne en jetant un petit mot hors de son wagon qui est récupéré par le chef de gare et transmis.

Commence pour Jules et Bernard une déportation d'un an, où, dans leur « chance », comme ils le disent par la suite, ils ne sont jamais séparés et peuvent se soutenir. Ils portent des matricules qui se suivent et sont affectés ensemble au Kommando d'Allach où ils travaillent à l'usine BMW. Pour lutter contre la faim, Jules confectionne un petit carnet clandestin dans lequel il écrit des recettes de cuisine.

A la libération du camp, les Bouveret restent encore un mois en quarantaine à cause du typhus. Pendant ces moments de liberté presque retrouvée, Jules écrit quasiment tous les jours à sa famille, les préparant à leur retour. Tandis que Jules renoue avec le monde extérieur grâce aux lettres et aux colis, son fils Bernard fait des sorties hors du camp pour se nourrir dans les fermes alentours et reprend des forces. Le 19 mai 1945, Jules écrit à sa femme : « Si je pouvais je sortirais avec lui et nous prendrions comme beaucoup, le chemin du retour, mais je ne peux pas et il ne veut pas partir sans moi. ».

Finalement, les Bouveret sont rapatriés par un convoi de la Croix-Rouge fin mai 1945 et reviennent à La-Chapelle-des-Bois, ensemble encore. La santé de Jules est fragilisée par les épreuves et il décède à 59 ans en 1954. Bernard ne cesse d'honorer durant sa longue vie la mémoire de son père avec qui il a traversé le pire. C'est pour lui rendre hommage qu'il fait don des affaires de déporté de son père au musée de la Résistance et de la Déportation. Avant que sa famille fasse de même au décès de Bernard en 2020.

Mathilde Cantenot



Valise de Bernard Bouveret, confiée au musée en avril 2022. ©Studio Bernardot.

Découvrir

La valise de Bernard Bouveret

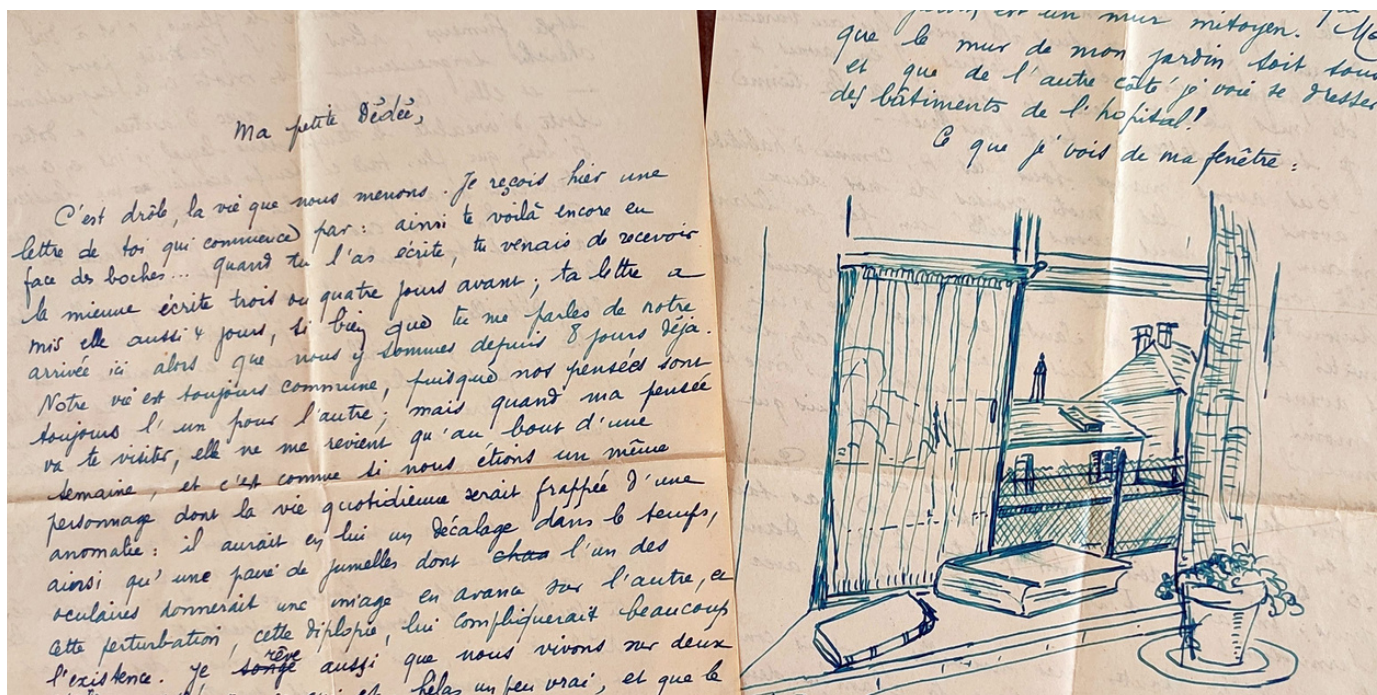
Dans le cadre du projet de rénovation du musée, nous avons travaillé récemment sur le fonds audiovisuel du musée qui contient plus d'une centaine de témoignages d'anciens résistants et déportés. Le témoignage particulièrement intéressant de Bernard Bouveret sortait de l'ordinaire car ce résistant a assuré un grand nombre de passages vers la Suisse et a ensuite été déporté à Dachau dans le courant de l'année 1944. De plus, les enregistrements nous ont permis de comprendre que la famille Bouveret conservait des objets en lien avec le parcours de déportation de Bernard, notamment une valise construite par le déporté à Dachau à partir de tiroirs de la marque BMW récupérés dans un Kommando de travail. Après avoir approché la famille de Bernard Bouveret en novembre 2021, et entretenu le lien avec les enfants de Bernard pendant plusieurs mois, un rendez-vous est fixé le 26 avril 2022 pour que soient remis au musée la valise ainsi que d'autres objets.

A cette occasion, la valise de Bernard Bouveret vient compléter un premier don de la famille au musée qui contenait la valise de Jules, semblable à celle de son fils. Les deux valises seront donc bientôt réunies dans nos collections après avoir été conçues ensemble il y a 78 ans.

Ces valises de fortune illustrent le long retour des camps. Elles ont été fabriquées par les Bouveret après le 29 avril 1944 et la libération du camp de Dachau par les troupes américaines. Ils étaient alors confinés au camp à cause d'une épidémie de typhus et attendaient de pouvoir être rapatriés auprès de leur famille. Devant l'épuisant voyage qui les attendait, ils ont réuni leurs maigres possessions dans ces valises conçues dans les restes de l'usine où ils avaient été forcés de travailler douze heures par jour avant la libération. Leur nom est peint dessus accompagné de leur matricule et celle de Jules porte l'inscription « Dachau-Allach », du nom de leur Kommando.

Le don de la valise en 2022 s'accompagne non seulement d'archives et d'une riche correspondance des déportés avec leurs proches mais aussi du calot de déporté de Bernard Bouveret, de son triangle rouge de déporté politique et d'un dessin réalisé dans le camp représentant avec finesse Jules Bouveret. L'auteur de ce dessin reste, pour l'instant, inconnu.

**Mathilde Cantenot
Etienne Gehant**



Extrait de la correspondance de Jean Puissant, don 2022 © MRDB.

Découvrir

Correspondance d'Andrée et Jean Puissant

Il vient d'être confié récemment au musée la correspondance que Jean Puissant et sa femme, Andrée Puissant, ont entretenue de janvier à juin 1940. S'ajoutant à d'autres pièces rares, données par la fille du couple Puissant, **ce corpus composé de 107 lettres est d'une richesse étonnante**. Alors que lui se trouve avec sa compagnie au nord-est de la France, pour défendre les frontières françaises, Andrée s'occupe des affaires courantes de la famille Puissant, de leur fille Geneviève, et exerce son métier d'enseignante dans leur Yonne natale. Dans ces lettres écrites quotidiennement ou presque par les deux époux, c'est l'intimité et l'amour du couple Puissant qui est donné à lire au lecteur. Les sujets de discussion sont riches et variés, et on prend plaisir à deviner les personnalités de Jean et Andrée. Déterminée et énergique, dotée d'un caractère à toute épreuve, elle ne se laisse jamais submerger par le désespoir et mène sa vie d'une main de maître. Jean la félicite souvent pour le travail harassant qu'elle accomplit au quotidien et lui demande de se reposer – ce qu'elle ne fait pas, évidemment. On comprend à la lecture des lettres qu'Andrée veille aussi à entretenir toutes les relations sociales du couple, ce qui n'est pas une mince affaire dans la mesure où les deux enseignants sont bien connus.

Elle dresse ainsi dans ses lettres, avec une ironie mordante et beaucoup d'humour, les portraits savoureux de ses voisins et des conflits qui les séparent. Jean Puissant est quant à lui davantage porté vers les choses de l'esprit et les abstractions, vers les arts et la lecture – la grande passion de sa vie. Il aime laisser sa plume s'emporter et suivre le fil de ses idées. Il n'a pas honte d'exprimer, de décrypter, d'analyser ses pensées et ses sentiments à cœur ouvert. Entre deux explications sur son travail d'officier, sur son difficile quotidien de soldat, il accompagne une lettre d'un dessin, compose des poèmes et trouve le temps de peindre une toile ou de lire l'intégrale des œuvres de tel ou tel auteur. On sent bien que la vie intellectuelle est le moteur de son existence. Son déchirement est d'ailleurs profond lorsqu'il est forcé, à la fin du mois de mai 1940, parce que les combats s'intensifient, d'abandonner ses livres et de fuir avec sa compagnie face à l'avancée allemande. Grièvement blessé au début du mois de juin 1940, Jean est capturé et bien soigné par les Allemands. Démobilisé, il retourne chez lui et, après avoir repris son poste d'enseignant, rejoint un réseau de Résistance au printemps 1943. Finalement pris, il est déporté à Buchenwald quelques mois plus tard. De sa déportation il a écrit un livre qui a fait date et qui est encore une référence en la matière. Le manuscrit original *Antoinette ou Crime à Bois-Avril*, qu'il a rédigé discrètement dans le camp de concentration, nous a également été confié dans le cadre de ce don.

Tourner les pages

Lettre de Jean Puissant à son épouse

Andrée et Jean Puissant, un couple d'enseignants, entretiennent dans les premiers mois de l'année 1940 une magnifique correspondance. Lui est sur le front, en Alsace, elle à l'arrière, dans l'Yonne. Ces lettres illustrent l'intimité d'un couple pendant la « drôle de guerre ».

Etienne Gehant

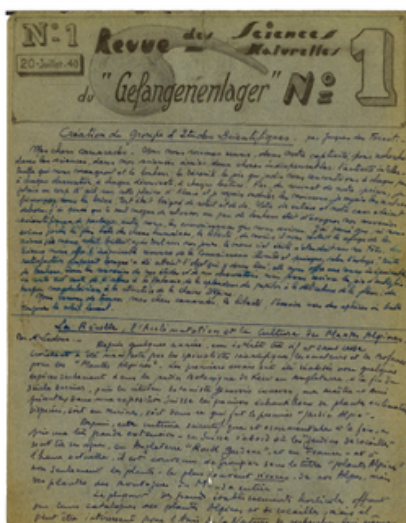
Samedi 16 mars 1940, 10h du matin

Ma petite Dédée,

Que de choses à te raconter, après ces dix jours qui resteront parmi les meilleurs que nous ayons passés ensemble. Notre bonheur auparavant était fait de calme et de quiétude. Il s'écoulait doucement, et la conscience que nous en avions était en nous si mêlée à nos sentiments qu'il n'était pas besoin de l'évoquer. Maintenant tout est changé : la séparation, le danger, l'incertitude étaient là constamment à côté de notre bonheur pour l'exalter par contraste et le rendre plus aigu. Nous nous souviendrons de ces dix jours. Avec l'éloignement ils deviendront encore plus beaux.

J'ai revu tout ce que j'aimais : cette vallée de l'Yonne et ses paysages si doux qui sont un peu de moi-même ; le luxe et le tourbillon de Paris ; l'atmosphère des bouquins au milieu de laquelle je me suis replongé un instant ; nos amis, qui se sont montrés si affectueux ; mais surtout, j'ai retrouvé ma petite fille, notre Geneviève dont la bonne santé se marque par ses joues roses et par son activité, notre petite Geneviève que j'ai trouvée gentille et intelligente. Et puis, toi, ma Dédée, que j'ai revue telle que je connais et telle que j'aime, et que je retrouverai plus tard pour repartir sans phrases du même pas régulier sur la voie qui fut toujours la nôtre et que nous reprendrons sans interruption, quand nous aurons chassé de notre pensée ces mauvais instants qui s'écoulaient en ce moment...

Je songeais à tout cela dans le train, en regardant avec amertume, dans le noir qui tombait, s'estomper les coteaux qui avaient caché notre joie tranquille. Je me disais que, quand tout cela serait terminé, nous saurons exactement ce que valent toutes les pièces de cet édifice compliqué que nous avions patiemment construit tous les deux et qui était notre bonheur. Je suis arrivé à Paris assez morne, ou tout au moins songeur... ».



Ce carnet de poèmes a appartenu à Jean Ledoux et est illustré par Charles Peillein, originaire de Marseille. Jean Ledoux, botaniste à Besançon, a 30 ans lorsqu'il est fait prisonnier par l'armée allemande en juin 1940. Comme plus de 1 800 000 soldats de l'armée française il est emmené dans les territoires de l'Allemagne nazie en tant que prisonnier de guerre. Jean Ledoux est interné dans un camp de prisonniers de guerre : le Stalag IVC à Wistriz dans les Sudètes (actuelle Dubi). La vie y est difficile, la nourriture est insuffisante et les conditions d'hébergement sommaires. Les prisonniers travaillent aux champs ou à l'usine, ont peu de distractions et sont loin de chez eux. Ce carnet est une tentative d'échapper à l'ennui et à l'abatement. Les poèmes sont illustrés par un camarade d'internement Charles Peillein. Les deux prisonniers représentent ce qui leur manque : leur région, leur pays ou la nourriture avec un poème sur un potager. Jean Ledoux est libéré pour raison de santé en 1943.

Jean Ledoux © MRDB.

Exposer

Objets sous contraintes, l'exposition virtuelle

Depuis de nombreuses années, l'université de Franche-Comté et le Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon travaillent ensemble à l'écriture et à la transmission de l'Histoire. Durant deux ans, enseignants-chercheurs, professionnels et étudiants se sont associés autour d'une même thématique originale, l'histoire transnationale de la Seconde Guerre mondiale, et d'une proposition, vivre ensemble l'expérience d'un travail entre histoire, conservation et valorisation des collections.

Dès l'origine du projet, il s'agissait donc non seulement de considérer les collections comme sources d'Histoire, mais de penser aussi à une forme de valorisation accessible au plus grand nombre.

Le contexte de la pandémie et de la rénovation du musée nous a naturellement orientés vers la réalisation d'une exposition virtuelle. Après un tête-à-tête avec les collections au musée, les étudiants de Licence et de Master d'Histoire se sont lancés dans la rédaction de notices, pour transmettre au lecteur tant le contexte historique que l'émotion que libère le contact avec les traces du passé.

Une expérience individuelle et collective, un projet riche de sens où la variété des formes d'écriture et des choix esthétiques a été respectée, afin que chacun se retrouve dans le projet commun.

Aurélié Cousin



Lancement officiel de l'exposition - Vendredi 18 novembre 2022

Maison des Sciences de l'Homme et de l'Environnement, Ledoux, Besançon. Entrée gratuite. Contact : mshe@mshe.univ-fcomte.fr

Comité scientifique : Noël Barbe (Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain, CNRS-EHESS-MC), Elisabeth Jolys-Shimells (Musée de l'histoire de l'immigration), Olivier Wieviorka (Institut universitaire de France, École normale supérieure Paris-Saclay), Thomas Weissbrich (Deutsches Historisches Museum Berlin).



Photographies des fusillés de la citadelle de Besançon © MRDB.

Rechercher

Un visage sur un nom

Ils ont 16, 20, 35 ans. Ils sont lycéens ou déjà pères de famille. Ils sont menuisiers, instituteurs, ouvriers, agriculteurs, comptables, ramoneurs, peintres en bâtiment, typographes. Ils sont Espagnols, Italiens, Suisses, Hollandais, Lorrains, Alsaciens, ou n'ont jamais quitté leur Doubs natal. Mais ils ont un jour pris la même route, et comme dernier voyage passé les lourdes portes de la citadelle de Besançon. Chacun de ces 100 hommes, quelle que soit son histoire avant ce jour, a alors fait courageusement face au peloton d'exécution.

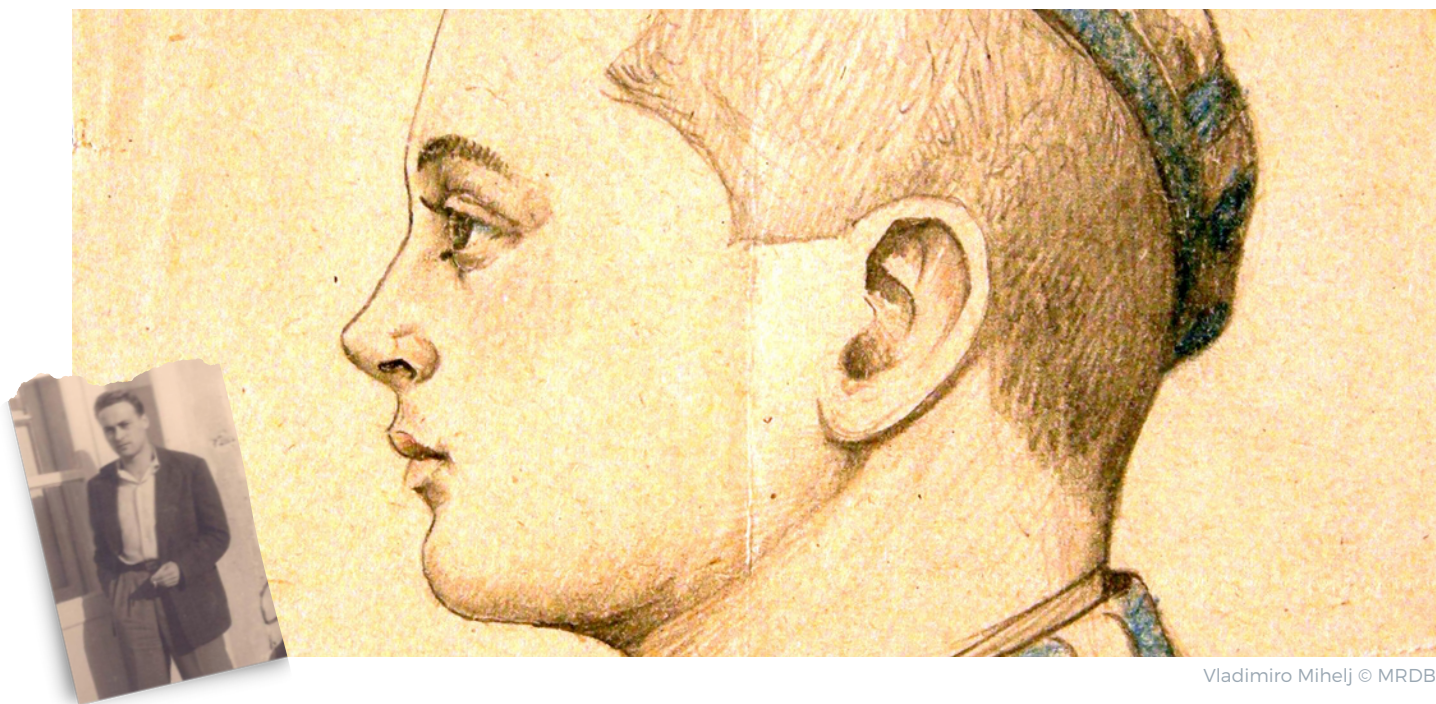
Pour retracer leurs parcours et leur rendre hommage dans le futur musée, toute l'équipe s'est lancée dans un minutieux travail d'enquête. Nous avons visité les lieux d'archives, interrogé les familles, cherché à recouper les informations et à valider nos sources. Nous avons écrit l'histoire de ces hommes, tous différents, mais mûs par des idéaux et une volonté commune de liberté et de loyauté.

Il nous reste aujourd'hui à rendre un visage à chacune de ces vies fauchées. Il nous manque encore pour cela plusieurs dizaines de photographies. Parmi les introuvables citons : Louis Baechler, Georges Barrey, Charles Bergoend, Paul et Xavier Boulanger, Robert Bouteiller, Joseph Buso, André Cordier, André Crinquand, Attilio Dalceggio, Roger Emonnot, Louis Toussaint, Henri Tirole, Jean Terrier, J. P. A. Van Enter, H. Van Aarem.

Alors si vous pensez avoir quelque part une trace de ces hommes, une piste, un document, n'hésitez pas à venir apporter votre pierre à ce passionnant travail de reconstitution !



Karine Dupoux-Binder



Vladimiro Mihelj © MRDB.

Rechercher

Une rencontre avec un donateur peut parfois donner lieu à des découvertes insoupçonnées. Ce jour-là, non loin de Besançon, nous sommes rentrés dans l'intimité d'une famille franc-comtoise, les Barbier qui, à Valentigney (25), décide de se battre contre l'occupant.

Eugène et Marguerite Barbier sont actifs au sein du Réseau Buckmaster-César. Ils hébergent chez eux des représentants alliés dont le Capitaine Harry Rée, agent de liaison britannique de la section française du S.O.E. Leur fils Jean-Pierre assure des missions de liaison et de transports d'armes et participe à des parachutages. Leur second fils, Henri, intègre le mouvement Combat puis l'AS. Tous sont arrêtés puis déportés. Seuls les deux fils reviennent...

La fille de Jean-Pierre ouvre une à une les nombreuses boîtes d'archives de la famille où une volumineuse correspondance témoignant de la vie quotidienne en temps de guerre côtoie d'émouvantes lettres reçues au camp. **Au fond d'une boîte, un portrait au crayon graphite et crayons de couleur. Instant aussi inattendu qu'émouvant.** Véritable acte de résistance, le dessin témoigne de la réalité de la vie dans les camps, là où pratiquement aucune photographie n'existe. Ces pièces sont rares et chaque découverte est un moment unique. Cette découverte fortuite rappelle celle d'un portrait de Jules Bouveret, récemment retrouvé. **Ce portrait d'un jeune déporté anonyme pose deux questions : qui est-il ? Pourquoi est-il là ?**

Ce dessin nous révèle deux indices : le numéro matricule et le triangle rouge dont le I indique qu'il s'agit d'un déporté politique italien. La piste s'est orientée vers le camp de Buchenwald, où Henri Barbier avait été envoyé. Le Mémorial de Buchenwald a permis de mettre un nom sur ce visage : il s'agit de **Vladimiro Mihelj**, né en 1924 à Zagreb, et qui demeure à Trieste lors de son arrestation en 1944. Des recherches généalogiques ont par la suite permis de retrouver son fils à Rome et d'avoir une photographie de son père. Dans ses mémoires, Vladimiro nous décrit la vie à Buchenwald, Leipzig puis Wansleben. Un passage vient confirmer davantage l'identité du jeune homme : le récit de son évasion avec Henri Barbier lors d'une marche de la mort.

J'étais avec l'ami Henri Barbier, nous marchions sur une route droite, en pleine campagne, quasiment dans le noir, par une nuit sans lune. Nous avions la possibilité de nous échapper d'autant que les gardes étaient peu nombreux et distants les uns des autres. Nous décidâmes de le faire et à un certain moment, nous nous sommes jetés dans un fossé le long de la route où nous sommes restés silencieux le temps que la colonne s'éloigne.

Ce dessin inattendu intègre aujourd'hui nos collections mais deux questions demeurent : qui en est l'auteur et pourquoi est-il dans les archives des Barbier ? Si la seconde restera sans réponse, Henri et Vladimiro n'étant aujourd'hui plus là pour nous éclairer, l'enquête, en revanche, continue pour la première.



Claude-Henri Bernardot dans son studio photo © MRDB.

Transmettre

L'œil du photographe

Depuis mai 2021, le musée a entrepris une grande campagne de photographie de ses collections. Pour ce faire, il travaille avec le photographe Claude-Henri Bernardot (Studio Bernardot). A chaque séance, l'équipe du musée fait voyager les collections le temps d'une journée dans le studio du photographe. Peu à peu, les objets sont sortis de leur boîte de conservation et, en les manipulant prudemment, le photographe et l'équipe du musée les déposent sous l'objectif **pour donner à voir des ensembles signifiants ou au contraire souligner le détail d'un objet.**

Pour illustrer la vie d'un jeune résistant comme Bernard Maitre, on dispose un panel d'objets et d'archives qui en une seule photo résume sa vie : une photo de lui enfant, sa gourde de militaire, sa carte d'identité sous son nom d'emprunt, un billet clandestin envoyé depuis la prison et sa dernière lettre rédigée avant d'être fusillé.

Au contraire, parfois la photographie en haute qualité se concentre sur un objet et le révèle comme jamais auparavant. Ainsi le pendentif offert à Marguerite Socié au camp de Zwodau par une amie se dévoile dans sa finesse incroyable : on découvre grâce au zoom photographique et à l'éclairage qu'avec rien d'autre qu'un petit morceau de plastique transparent, une déportée est parvenue à graver le profil de Marguerite Socié dans les moindres détails.



Médaille de Marguerite Socié.

Outre la sauvegarde du patrimoine, ces photographies ont plusieurs vocations dans le futur musée. **Elles donnent aux collections des visuels de qualité pour illustrer au mieux une partie de nos collections et aident à envisager une future base de données consultable en ligne par le public.** Par leur précision, elles permettent aussi la réalisation de fac-similés. Enfin, dans le futur musée, certaines salles permettront aux visiteurs de consulter quelques collections grâce à des reproductions qui ne craignent pas la manipulation. Ces documents reproduits seront des tirages photographiques provenant de cette campagne. Finalement, ce projet engendre la sélection, la consultation et un travail scientifique autour de nos collections. Chaque séance est l'occasion pour le musée d'enrichir sa propre connaissance de l'immense collection qu'il possède, d'immortaliser des archives bien souvent fragiles et, surtout, de faire bientôt découvrir tant de parcours de vie qui lui ont été confiés.



Claude Bourdet

Lire

Claude Bourdet

Le musée vient d'acquérir le beau livre de Claude Bourdet, *L'aventure incertaine : de la Résistance à la restauration*, qui a été réédité en 2018 aux éditions du Félin, dans la collection bien connue intitulée « Résistance poche ». Dans ce récit chronologique, devenu un « classique », on découvre la trajectoire de celui que le destin a un peu par hasard conduit vers la Résistance puis la déportation, et qui deviendra après la guerre l'un des principaux leader de la gauche non communiste, et le fondateur de L'Observateur en 1950.

Claude Bourdet s'engage dans la Résistance après une rencontre avec Henri Frenay et cofonde avec ce dernier le mouvement Combat dès l'automne 1940. Très actif contre l'occupant allemand, il développe ensuite le service du noyautage des administrations publiques et devient membre du comité directeur des Mouvements unis de Résistance, avant de rejoindre Jean Moulin au Conseil national de la Résistance à partir de mai 1943. La position exceptionnelle de Claude Bourdet dans la hiérarchie de la Résistance, servie par sa plume alerte et pleine d'humour, font de ce livre un véritable recueil de souvenirs et d'anecdotes imagés. Les portraits sans concession de Frenay, Moulin, Jean-Pierre Levy, Edmond Michelet, de Gaulle et bien d'autres, se croisent et rendent les 700 pages du volume savoureuses et jamais ennuyeuses.

C'est en fait les prémices et la formation de la Résistance française, cliniquement décrite et analysée, que Bourdet nous offre dans ce livre. Ce qui est particulièrement appréciable à la lecture est, d'une part, la volonté de l'auteur de nous raconter la Résistance, non pas des hauts faits et des romans d'espionnage, mais la Résistance ordinaire d'un bureaucrate, plus féru de réunions en petits comités et de travail « intellectuel » que de coups de mains, de dynamitage, et d'héroïsme à l'état pur – la vision mythifiée de la Résistance en somme : d'autre part cette capacité qu'à Bourdet de ne jamais se mettre en avant et de chercher surtout à toujours analyser la psychologie des êtres et la complexité des situations.

Arrêté en mars 1944 par la Gestapo, puis déporté à Neuengamme, Sachsenhausen et Buchenwald, les pages qu'il consacre à sa déportation sont tout aussi lumineuses que celles sur sa résistance. Tous les ressorts psychologiques et matériels de l'univers concentrationnaire, de l'horreur du transport vers l'Allemagne jusqu'à la libération du camp par les Américains, y sont décrits avec cette plume précise et pleine de modestie qui caractérise Claude Bourdet du début à la fin de son ouvrage.

On ferme ce volume avec le sentiment accompli d'en avoir appris beaucoup sur la guerre et ses conséquences. Ce livre est à découvrir et emprunter au centre de ressources du musée.

Etienne Gehant

Hommage

Les Justes et les aidants - Commémoration de la Libération de Besançon, 8 septembre 2022

A ce jour, neuf Bisontins ont été déclarés officiellement « Justes parmi les Nations » : Georges et Juliette Allenbach, Gabrielle, Raoul Houdaille et leur fille Jeannine, Adrien et Marguerite Saulnier, Lucienne Wurth épouse Saulnier ainsi que Maurice Baigue.

Ils ont fait l'objet d'un vibrant hommage par la ville de Besançon, l'occasion de les faire connaître et de côtoyer des « aidants » dont la mémoire est entretenue par le musée : Jules et Bernard Bouveret, passeurs jurassiens à la frontière suisse, Marie-Paule Gilles, infirmière à l'Hôpital Saint-Jacques, Jeanne Romanov, sœur hospitalière à l'Hôpital Saint-Jacques et Germaine Tillion, résistante déportée.

Des hommages spécifiques ont été également rendus à deux grands témoins disparus cette année : Jacqueline Teyssier, décédée le 20 mars, et Pierre Rolinet, décédé le 24 avril 2022.



Adrien Saulnier



Jacqueline Teyssier



Place du 8 septembre, Besançon © V.Briand



Jeannine Houdaille
(Cheremetieff)



Pierre Rolinet

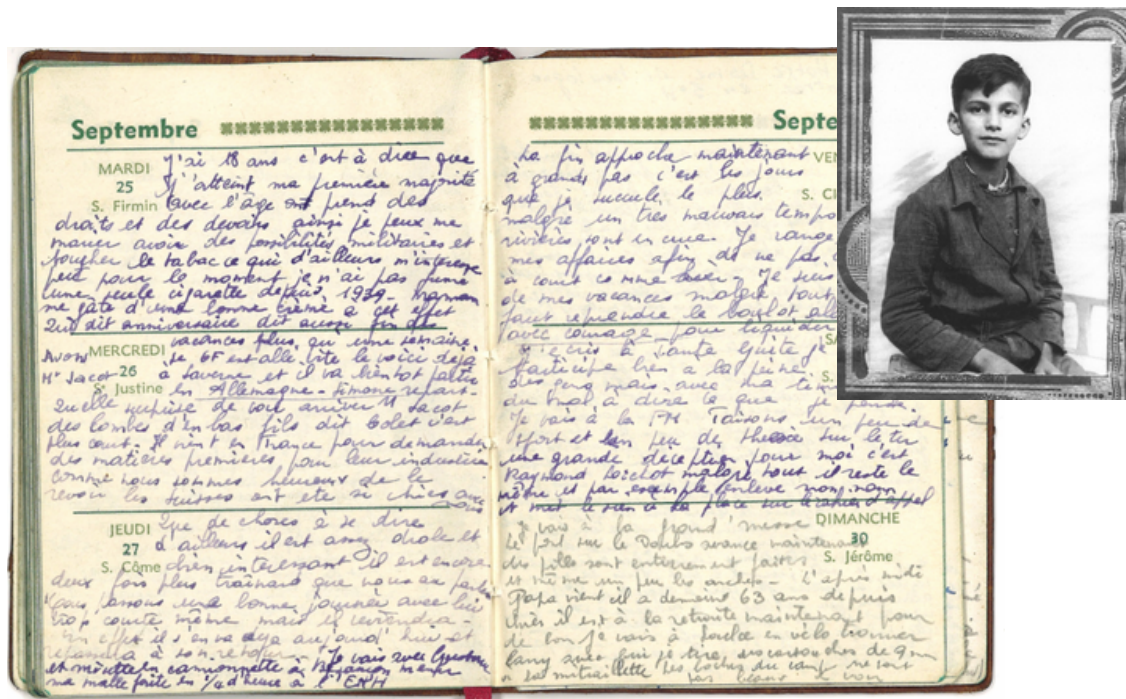


17h : Conférence du collectif Vivre au Chaprais sur les Justes et les aidants, Petit Kursaal
19h: Hommage public place du 8 septembre

Si vous connaissez des membres de votre famille, des amis, des voisins qui furent des aidants, **apportez votre témoignage**. Leurs actions rejoindraient celles, connues et documentées de celles et ceux qui ont aidé des Juifs, des prisonniers évadés à passer en Suisse ou la ligne de démarcation, à transmettre des courriers, des renseignements sans jamais n'en retirer aucune gloire...

Contact : chaprashistoire@gmail.com ou 06 68 50 91 62

Billet de saison



Gauche : Agenda de Pierre Taillard (1927- ...) de 1945 conservé au musée © MRDB
Droite : Pierre Taillard à l'âge de 12 ans.

Ils forment une pile sur les rayons, divers et variés, ils font l'objet d'un choix précis, déterminent l'organisation d'une année scolaire à venir et annoncent la couleur... A l'ère du tout numérique, nos agendas gardent toujours une place à part. Bien souvent, pour les adultes comme pour les enfants, la rentrée scolaire donne l'occasion de faire table rase du passé, d'organiser son emploi du temps sereinement, et d'y ajouter au-delà des rendez-vous, des éléments qui comptent de la vie personnelle. Le semainier de Pierre Taillard s'ouvre le 25 septembre 1945 sur ses 18 ans, l'âge, comme il le dit « des droits et des devoirs », conscient de toutes les possibilités qui s'offrent à lui un an après la Libération. Entre ses leçons à apprendre à l'école d'Horlo et ses parties de pêche, c'est tout un quotidien et une plume qui restent à jamais. Témoin important de la période, il a confié au musée la totalité de ses agendas personnels, de 1939 à 1945 :

*Pour moi écrire était simplement écrire ce qui se passait, ce que je pensais dans tout (...)
Dans un contexte, une époque, des conditions de vie, d'environnement, c'est cela qui s'est passé, sans fioritures, avec toute sa crudité (...) Ecriture obligée parce qu'elle est rituelle liée au calendrier, à l'espace à remplir d'un agenda parfois facile, directe, jetée dans l'espace trop court, insuffisant de la superficie d'un jour, d'autres fois, difficile dans le rattrapage de plusieurs jours voir plusieurs mois avec des recherches, des imprécisions à tenter de vaincre grâce à la mémoire (...).*

**Agenda familial, bullet journal, magnétique, artisanal... à vous de trouver votre formule...
d'écrire et d'inventer votre propre quotidien !**

Aurélien Cousin